

1926

– Albert WILLEMET, « Les livres de l'année »,

Almanach du combattant, 5e année, 1926, p. 347

[à propos de trois décès de l'année 1925, ceux de Jacques Rivière, Louis Chadourne et Maurice d'Auberlieu. Texte complet :

« Jacques Rivière, sergent au 229^e d'infanterie, fait prisonnier au combat d'Eton, le 24 août 1914, évadé, repris, envoyé dans un camp de représailles et rapatrié malade le 16 juillet 1918, est mort vraisemblablement des suites de la guerre, à l'âge de trente-huit ans. Il était le directeur de la Nouvelle Revue Française. Auteur d'un roman, *Aimée* (1922), ainsi que d'un volume de réflexions et de souvenirs, *l'Allemand* (1918), il avait fait paraître un grand nombre de critiques et d'essais : *Etudes et Nouvelles Etudes* »].

– « Paul Claudel et Jacques Rivière »,

Pêcheurs d'hommes, Lyon, janvier 1926, p. 19-24

[rubrique « Carnet de la Filiale Louis Veillot / Les Hommes et les Œuvres » ; coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 25 ; reprise du texte de L. Ch. dans *Vie catholique* ; la collection de la BnF ne commence qu'en 1967 pour ce titre ; des recherches aux archives départementales de Lyon n'ont pour l'instant rien donné].

– P. MAURY, « Jacques Rivière »,

Le Semeur, 28^e année, n° 2 et 3, p. 111-123.

– P.A., [Pierre ARROU] « Jacques Rivière : À la trace de Dieu. N.R.F. »,

Le Divan, 1er janvier 1926, p. 40

[coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 19 ; texte complet :

« Le parfait lettré que fut Jacques Rivière s'affirma toujours le contraire d'un sceptique : "Celui qui croit, écrivait-il en 1912, vaut mieux, pèse davantage, contient plus de vie que celui qui doute". Et il ajoutait : "S'il se trompe, tant pis, c'est de la force gaspillée ; du moins, c'est de la force." C'était une grande originalité que d'écrire de la sorte, en 1912, Anatole France regnante. Des 3.985 volumes (ou 6.267, qu'en sais-je !) de l'année, celui-ci est sans doute le plus apte à résister victorieusement aux flots aveugles du Léthé, parce que c'est un livre solide, à méditer, à reprendre. Spectacle poignant, au surplus, que celui de cette âme élue sur qui la Providence "toujours présente, ingénieuse et artiste", comme dit M. Paul Claudel dans sa belle préface, étend une Main doucement obstinée, et qui cherche opiniâtrement des raisons savantes à sa soumission amoureuse à la Grâce. »].

– n.s., « A la trace de Dieu / par Jacques Rivière », *Fiches du mois*, 1er janvier 1926
[coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 16].

– n.s., *Renaissance d'Occident*, 1er janvier 1926, p. 374
[coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 18].

– Guy LAVAUD, « Portraits d'hommes d'Etat / Aristide Briand », *Revue mondiale*, XXVIIe année, n° 1, 1er janvier 1926, p. 14-21
[coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 19 ; voir p. 15 ; cette étude de Guy Lavaud est reprise plus loin dans *Le Journal du Peuple*, 9 janvier 1926].

– « Être quelqu'un qui croit, c'est être quelqu'un à qui on n'en fait pas accroire », *Progrès du Loiret*, 4 janvier 1926
[coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 19].

– André THÉRIVE, « Le témoignage de Jacques Rivière », *Cahiers de la jeunesse catholique*, Association catholique de la jeunesse belge, Louvain, 5 janvier 1926, p. 12-17
[coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 21 ; la BnF ne conserve, dans le fonds Barrès, que le n° 16 du 20 octobre 1926.

« À l'égard de la littérature, il peut passer pour toute autre chose qu'un bon guide ou un guide tout court. Il était, de formation et de profession, philosophe. Il s'intéressait non pas à la part esthétique des œuvres, mais à ce qu'il croyait deviner en elles de nouveau et de mystérieux. Cela le rendait plus accueillant que de raison à des fadaïses et à des farces mal jouées » ; « Jacques Rivière, disons-le tout de suite, est mort chrétiennement, mais il a vécu autrement qu'en catholique. »

– Les Treize, « A la trace de Dieu, par Jacques Rivière ; préface de Paul Claudel (Ed. de la N.R.F.) », *L'Intransigeant* [dir. Léon Bailby], 47e année, n° 16591, jeudi 7 janvier 1926, p. 2, col. 4.
[rubrique « Les Lettres », coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 21 ; texte complet :

« "Rivière n'était pas un mystique, ce n'était même pas un philosophe", écrit M. Paul Claudel dans sa substantielle préface et il ajoute : "c'était surtout un savant". Ces quelques mots contiennent et présentent toute la critique de ce livre.

Au début, il semble que Jacques Rivière cherche plus par dilettantisme que par besoin vrai à connaître Dieu et son Eglise ; puis, petit à petit, ses réflexions prennent le ton scientifique, mais qui reste modeste, toujours sans doute pour être d'accord avec cette remarque, puisée dans le 1er carnet : "Combien vraie cette doctrine que la lumière est refusée aux orgueilleux."

Et si, parfois, M. Jacques Rivière semble écrire avec un peu d'affectation, ou plutôt traduire ses élans sincères et sa foi neuve et joyeuse par des mots recherchés, nous trouvons l'explication dans le 11e carnet :

"Dans tout ce que j'écrirai sur la religion prendre un ton aussi mondain que possible, éviter de parler comme les curés. c'est cela qui dégoûte tant les gens : 'Notre doux Sauveur ! La bienheureuse Vierge Marie !' Supprimer les majuscules en parlant de Dieu. Le rendre aussi familier, aussi gaillard que possible."

Ce livre fait regretter davantage la mort prématurée de Jacques Rivière, qui nous promettait une œuvre, une apologétique chrétienne qui eut été, peut-être, un livre important. – (T.) »]

– A.L., « A la trace de Dieu, par Jacques Rivière, avec une introduction de Paul Claudel (Ed. de la N.R.F.) »,

Journal de Bergerac, 91e année, n° 9122, samedi 9 janvier 1926, p. 3, col. 2

[coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 18 :

« Jacques Rivière est mort l'an passé. Beau-frère d'Alain-Fournier, qui lui-même fut un merveilleux esprit, c'était une grande âme. Ce qu'on nous livre d'elle, aujourd'hui, en sont des notes, des plans, cités en hâte sur le papier pour des causeries que, pendant sa captivité en Allemagne, Rivière avait entrepris de faire sur Dieu à ses compagnons de camp de représailles. Pour qui sait à quel point, sous l'influence d'André Gide, les problèmes d'art pur, de philosophie mouvante avaient longtemps retenu l'esprit de Rivière dans une atmosphère où certes l'apologétique n'avait guère de part, ces démarches vers Dieu sont infiniment précieuses. Je n'en saurais parler dignement en quelques lignes. Qu'il me soit permis, à tout le moins, de convier tout homme de bonne volonté à prendre ce livre posthume de l'ancien directeur de la Nouvelle Revue française, et s'engager à sa suite dans le débat où il nous convie. »]

– « Portraits d'Hommes d'État / Aristide Briand »,

Journal du Peuple, 9 janvier 1926

[coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 19 ; citation].

– Gonzague TRUC, « Littérature / Jacques Rivière, croyant »,

L'Opinion, 9 janvier 1926

[coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 20 :

« Cette lecture d'Aimée ne s'achève pas sans une impression d'horreur. On sait le triste thème et la manière impitoyable dont il est traité. Il s'agit d'un malheureux qui empoisonne sa vie et celle des autres par la funeste manie de s'analyser et d'aller toujours

*plus avant dans un cœur où il ne découvre toujours que plus de dégoût et d'impuissance » ;
« Cela ne laisserait pas d'étonner, si on ne le mettait au point.
Ne cherchons pas plus loin le secret de sa peine. »].*

– LES TREIZE, « *A la trace de Dieu*, par Jacques Rivière, préface de Paul Claudel (Ed. de la N.R.F.) »,
L'Intransigeant, 47^e année, n° 16591, jeudi 7 janvier 1926, p. 2, col. 4
[« Les Lettres » :

« "Rivière n'était pas un mystique, ce n'était même pas un philosophe ", écrit M. Paul Claudel dans sa substantielle préface et il ajoute : "c'était surtout un savant". Ces quelques mots contiennent et présentent toute la critique de ce livre.

Au début, il semble que Jacques Rivière cherche plus par dilettantisme que par besoin vrai à connaître Dieu et son Église ; puis, petit à petit, ses réflexions prennent le ton scientifique, mais qui reste modeste, toujours sans doute pour être d'accord avec cette remarque, puisée dans le 1^{er} carnet : "Combien vraie cette doctrine que la lumière est refusée aux orgueilleux."

Et si, parfois, M. Jacques Rivière semble écrire avec un peu d'affectation, ou plutôt traduire ses élans sincères et sa foi neuve et joyeuse par des mots recherchés, nous trouvons l'explication dans le 11^e carnet :

"Dans tout ce que j'écrirai sur la religion, prendre un ton aussi mondain que possible, éviter de parler comme les curés. C'est cela qui dégoûte tant les gens : 'Notre doux Sauveur ! La bienheureuse Vierge Marie !' Supprimer les majuscules en parlant de Dieu. Le rendre aussi familier, aussi gaillard que possible. »

Ce livre fait regretter davantage la mort prématurée de Jacques Rivière, qui nous promettait une œuvre, une apologétique chrétienne qui eut été, peut-être, un livre important. – (T.).]

– n.s., « *À la trace de Dieu*, par Jacques Rivière »,
Le Correspondant, 10 janvier 1926
[coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 19].

– n.s.,
Le Rappel [Victor Hugo, Auguste Vacquerie fondateurs], n° 28141, dimanche 10 janvier 1926
[coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 23 ; avec Alexandre Arnoux, André Gide, Joseph Kessel, Valéry [sic] Larbaud, François Mauriac, Louis Martin-Chauffier, Henri Massis, Paul Morand, Henry de Montherlant, Marcel Proust et Paul Valéry, Jacques Rivière fait partie des écrivains pour qui René Boylesve a des préférences].

– M.-J. D. [Marie-Jeanne DURY], « À la Trace de Dieu, par Jacques Rivière (N.R.F.) »,

L'Information universitaire, n° 165, 9-16 janvier 1926, p. 5

[rubrique : « L'Actualité littéraire artistique et scientifique » ; coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 21 :

« C'est un livre austère et passionnant. Nulle raideur, car ce chrétien qui rêvait d'écrire une apologétique tâche avant tout à se persuader lui-même, à fortifier sa foi, à muer ses doutes en assurances, ses assurances en extases. "Étrange sort de l'amour de Dieu en moi ! Quelle petite chose ! Sèche comme une plante de roches, mais agrippée comme elle. Cela dure petitement. De temps en temps, une ondée la fait fleurir, ou plutôt simplement respirer un peu, épandre un léger parfum. Et aussitôt elle se recroqueville."

Aussi négligerais-je volontiers, dans une telle œuvre, la première partie, la raisonneuse, celle qui contient "les plans et les notes" d'un volume objectif et dialectique. Jacques Rivière ne l'eût pas admis, lui qui affirme à plusieurs reprises l'intellectualisme de sa foi, et qu'elle est "d'abord un besoin de son esprit", lui qui rectifie sans cesse, le credo quia absurdum, par un credo qui absurdum et tamen verum. La volonté même de l'auteur, pourtant, ne prévaut pas contre l'impression qui, malgré lui, s'impose. La deuxième partie, les "extraits des carnets de captivité" humains, haletants, torturés, ballotés de l'angoisse à la joie mystique, arrachent davantage l'admiration. Une vie tremble dans cette lente conquête de la certitude religieuse. L'âme en détresse qui gémissait, qui criait, dans les lettres de jeunesse à Claudel ne laisserait plus échapper désormais de plaintes indiscretes. Elle lutte sans appeler un témoin illustre à contempler le combat. Elle peine, elle souffre, mais sans orgueil. L'écrivain ne meurt pas dans l'observateur qui reste capable de ces remarques délicieuses "caractère bonhomme" et "majeur" du confiteor. Romance populaire, bien carrée avec des personnages qui tournent, comme on en voit sur les orgues de Barbarie, en papier découpé.

L'Ave Maria, léger, entrecoupé, comme des ailes qui se posent, comme plusieurs "pincées d'oiseau". Mais l'homme le dépasse.

Atteignit-il jamais au calme parfait, au repos dans l'amour divin ? "Vraiment jeté à Dieu", il s'écrie dans la phrase par où l'on a terminé son livre : "Mon Dieu, je vous remercie pour tant de joie !" Mais depuis cette digue de 1917, jusqu'à la mort croyante de 1925, que de place pour des instants sombres ! Il est un Paradis pourtant que Jacques Rivière s'était, je pense, à jamais conquis, celui qu'il a défini "quelque chose comme l'espoir. L'espoir continu, sans défaut, sans relâche ; l'aboutissement de l'espoir. Celui qui a connu quel oiseau révolté, quel tumulte d'ailes l'espoir peut devenir à certains instants dans l'âme, imagine ce que doit être une telle transe de joie quand elle est destinée à ne plus finir." »].

– n.s., « Le cours de Bernard Groethuysen [...] »,

La Nouvelle Revue française, 1er février 1926

[coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 23 : « Le cours de Bernard Groethuysen sur la Philosophie allemande, que nous avons déjà signalé aux amis de la N.R.F., a lieu le samedi à 16 heures, à l'Union pour la vérité, 21 rue Visconti. Un nouveau cours vient d'ouvrir : Charles du Bos traite tous les mercredis, à 16 heures, de quelques écrivains modernes considérés comme maîtres de la vie spirituelle : Vauvenargues ; Joubert ; Benjamin Constant ; Novalis ; Georges Eliot ; Tchekov ; Jacques Rivière »].

– Marcel TIMMERMANS,
L'homme libre, 8 février 1926

[rubrique « Les Lettres / Courrier littéraire » ; coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 23 :

« Jacques Rivière, fondateur, avec André Gide et quelques amis, de la Nouvelle Revue française, semble avoir exprimé mieux qu'aucun autre le tourment intellectuel et spirituel d'une génération. Cette correspondance, grâce à la qualité exceptionnelle des deux signataires, est le plus significatif des documents, le plus émouvant aussi à cause de la mort prématurée de Jacques Rivière. »].

– La liseuse du Foyer, « Jacques Rivière »,
Minerva [F. Foussarigues dir. gén.], 2e année, n° 27, 14 février 1926, p. 10, col. 6

[dans un numéro dont la première de couverture interroge, illustrations à l'appui : « Quelle coiffure préférez-vous ? », rubrique « Livres d'hommes » à la page « L'amour des belles-lettres » et sous une photo de Jacques Rivière créditée H. Manuel (col. 3), la coupure conservée au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 23, n'est pas datée ; fin de l'article :

« Que le lecteur veuille bien aborder ces pages avec la même bonne volonté, le même attentif respect, l'exactitude et l'amour que mit en tout ce qu'elle fit cette grande âme. »]

– Le ZOIZEAU [T. de Visan]

[sous la rubrique « Notre Carnet », coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 22]

– S. SPEZZAFUMO, « Les Livres / A la trace de Dieu, par Jacques Rivière »,
s.l.n.d

[coupure adressée à Isabelle Rivière, fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 22].

– n.s., « Lettres à Miranda »,
Le Feu, Aix-en-Provence, 15 janvier 1926, p. 17

[coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 24 :

« L'avertissement de Madame Isabelle Rivière, parfaite traductrice de Conrad, sœur de l'exquis Alain-Fournier, vous montrera l'ardeur, la distinction de l'âme et de l'esprit de Rivière »].

– M.-J. D., « A la Trace de Dieu, par Jacques Rivière », *Information universitaire*, 16 janvier 1926.

– Henri MASSIS, « Discours prononcé par Henri Massis au déjeuner de la Gazette française », *La Gazette française*, 23 janvier 1926

[coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 25 ; mention de Rivière, parmi ceux qui, avec Psichari, Péguy, Vallery-Radot et Clermont « se rencontraient dans une soif égale du Vrai et du Fondamental »].

– n.s., « Sincérité & mensonge », *Renaissance*, 23 janvier 1926

[coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 26 :

« Les Cahiers de Paris ont publié quelques pages très belles de Jacques Rivière sur la Sincérité envers soi-même Elles avaient été composées avant la guerre ; elles ne sont actuelles qu'aujourd'hui. Leur magnifique résonance ne devait trouver un écho qu'à une époque où l'on a abusé d'un optimisme volontaire et artificiel »].

– *La Nouvelle Revue française*, 1er février 1926

[note sur les cours de Bernard Groethuysen à l'Union pour la vérité, 21, rue Visconti, et de Charles du Bos, tous les mercredis à 16 heures, à propos de quelques écrivains modernes considérés comme maîtres de la vie spirituelle].

– Max FRANTELLI, « Le romantisme, aujourd'hui, rejoint le classicisme, nous dit François Mauriac »,

Comœdia, 20e année, n° 4788, lundi 1er février 1926, p. 1, col. 6 et 2, col. 2

[photo Henri Manuel ; coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 26.

« La méconnaissance, bien romantique, des lois générales du monde incite l'homme à s'ériger lui-même en arbitre. De sa vérité il fait la vérité. Il n'évite pas les généralisations hâtives. Il observe ses instincts, mais il refuse d'intervenir contre eux. Ils ne manquent point de se développer. L'observation passive de nous-même favorise trop ces instincts, notamment les cruels. C'est ainsi que Proust et Gide ont donné trop de valeur à certaines monstruosité : ils ont, l'un et l'autre, accordé trop d'attention à l'érotisme. Toute la littérature de notre temps a cette hantise sexuelle ; et cela est bien romantique. Les meilleurs d'entre les écrivains corrigent cet excès par le souci très classique d'exprimer ce qui est en eux le plus clairement qu'il se puisse. Rien de ce romantisme obscur et flou ! Plus de bavures ! Arriver à rendre clair ce qui est obscur, est le dessein essentiel du classicisme. La parole de Jacques Rivière mourant est une précieuse formule : "Nous vivons dans un monde obscur qu'il s'agit de rendre par les moyens les plus ordinaires." Je ne songe jamais sans admiration à l'art si clair

d'un Jacques de Lacretelle. Dans La Bonifas, qu'est-il aussi de plus classique que cette volonté de tout dire clairement. Être véridique et chaste ! »].

– G.S., « À la Société des Conférences / M. Bellessort parle / de l'Écrivain d'aujourd'hui »,

Le Gaulois, 6 février 1926

[coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 26 :

« *Le renouveau de la littérature religieuse, que le titre de l'ouvrage de Jacques Rivière : À la trace de Dieu, désigne avec une sorte d'exactitude prophétique, accuse l'accentuation d'une tendance d'avant-guerre, mais où la raison prend de plus en plus une place qui, naguère encore, était habitée plutôt par le cœur.* »]

– n.s., « “Le Roseau d'or” »,

Le Soir, 7 février 1926

[coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 23.

« *Jacques Rivière, fondateur, avec André Gide et quelques amis, de la Nouvelle Revue française, semble avoir incarné mieux qu'aucun autre le tourment intellectuel et spirituel d'une génération* »].

– Marcel TIMMERMANS, « Les Lettres / Courrier littéraire »,

L'Homme libre [rédacteur en chef Eugène Lautier], lundi 8 février 1926, 14^e année, n° 3486, p. 2, col. 2

[rubrique « Les Lettres / Courrier littéraire » :

« *Dans la collection d'œuvres et chroniques “Le Roseau d'Or” publiée par Plon, paraît la Correspondance, de Jacques Rivière et Paul Claudel, avec une introduction de Mme Isabelle Rivière.*

Jacques Rivière, fondateur avec André Gide et quelques amis, de la Nouvelle Revue française, semble avoir exprimé mieux qu'aucun autre le tourment intellectuel et spirituel d'une génération. Cette correspondance, grâce à la qualité exceptionnelle des deux signataires, est le plus significatif des deux documents, le plus émouvant aussi à cause de la mort prématurée de Jacques Rivière. »]

– n.s.,

Echo de Paris, 11 février 1926

[coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 26 ; « *Une messe de bout de l'an sera dite pour le repos de l'âme de Jacques Rivière samedi prochain, 13 février, à 10 heures, à l'église Saint-Sulpice* »].

– « Arts & Lettres / Nouvelles littéraires »,

Liberté, 11 février 1926

[coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 26 ; « Samedi prochain à 10 heures du matin, dans l'église Saint-Sulpice, sera célébré un service anniversaire en la mémoire de Jacques Rivière, qui dirigea La Nouvelle Revue française, le romancier d'Aimée, l'auteur d'Études littéraires si remarquables, et de ce livre de confidences, A la trace de Dieu »].

– Isabelle RIVIERE, « Introduction à la “Correspondance entre Jacques Rivière et Paul Claudel” (1907-1914) »,

La Revue hebdomadaire, 13 février 1926, p. 195-209

[coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 27].

– n.s., « Des livres catholiques »,

Le Soir, Bruxelles, 13 février 1926

[coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 27].

– « Jacques Rivière / “A la trace de Dieu” / por Victoria Ocampo / Dibujo de Delucchi »,

La Nacion, Buenos Aires, tomo II, numero 34, 14 de Febrero de 1926, p. 1

[coupure au fonds Rivière, dossier de presse 1925-1927, II, f° 30].

– A., « Le Souvenir de Jacques Rivière »,

Nouveau Siècle, 14 février 1926

[rubrique « Courrier des Lettres / Petites nouvelles » ; coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 26 ;

« C'est le samedi 13 février, à 10 heures, qu'a été célébrée, en l'église Saint-Sulpice, une messe du bout de l'an pour l'âme de Jacques Rivière, directeur de La Nouvelle Revue française, romancier et critique. La publication émouvante de ses écrits sur la religion (De la Sincérité envers soi-même, A la trace de Dieu) et de sa magnifique correspondance avec Paul Claudel rendait plus recueilli encore la piété ou le respect de l'assistance »].

– n.s., « Correspondance »,

L'Intransigeant, 15 février 1926

[coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 27 ; fragment de lettre datée de Tien-Tsin].

– n.s., « ”Sur les routes de Dieu” »,

L’Intransigeant, 15 février 1926

[coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 27].

– n.s., « Une jolie carrière »,

Paris-Midi, 15 février 1926

[coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 28 ; même texte que le suivant].

– n.s., « Une jolie carrière »,

Action, 16 février 1926

[coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 28 ; même texte que le suivant].

– n.s., « Une jolie carrière »,

Siècle, 16 février 1926

[coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 28 ; même texte que les deux précédents].

– « Échos »,

Prévoyance financière, 17 février 1926

[coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 28 ;

« Mme Isabelle Rivière, qui est, non pas, comme on le dit souvent, la sœur de l’écrivain, mais sa veuve, veille avec un soin pieux à ces éditions »].

– « Sur Jacques Rivière »,

Action française, 18 février 1926

[coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 28 ; signalement de la préface d’Isabelle Rivière publiée dans *La Revue hebdomadaire*].

– Gonzague TRUC, « Pour le bout de l’an / de Jacques Rivière »,

Candide, 2^e année, n° 101, jeudi 18 février 1926, p. 3, col. 2

[coupure au fonds Rivière, dossier de presse 1925-1927, II, f° 29 :

« Le 14 de ce mois marque le bout de l’an de Jacques Rivière. La brève durée qui avoisine ce mort aux vivants a plus fait pour lui que le reste de sa trop courte carrière. Elle a vu paraître les lettres à Claudel et ce livre magistral : À la trace de Dieu. Nous avons dit ailleurs la sorte de surprise qu’on éprouvait à voir Jacques Rivière, croyant désormais sain, fort et optimiste. Mais ce terme ne prend tout son sens que si on sait comment il a été atteint

et cette pleine réalisation de la personne ne perd rien, même si on examine la personnalité complexe, hésitante dont elle fait partie.

Ce qui me semble caractériser Jacques Rivière, c'est le souci du spirituel. Il ne s'arrête point aux jeux de l'intelligence et il semble apprécier l'art en tant que divertissement avec un assez froid dédain. Il est curieux d'âmes, il est surtout curieux de son âme. Il s'observe et s'observant il se châtie. Il semble alors protestant sans remède et l'influence de M. André Gide pèse sur lui d'un poids terrible. Rien de plus « gidien » que ce roman admirable et affreux : Aimée, dont le pénitent le plus austère n'eût pas osé rêver.

Les moralistes et surtout les moralistes chrétiens établissent que l'homme abandonné à soi ne saurait se satisfaire, trouve une épine au sein de chaque rose et rencontre son néant ou tout au moins sa faiblesse parmi les plus fortes joies. L'amour, par exemple, qui l'engage tout entier et lui promet les satisfactions où il croit devoir le mieux se complaire, l'amour le lasse quand il ne le désespère point et il arrive que, pour un amant aussi, le pire soit le succès : on meurt de lassitude comme d'attente. Jacques Rivière appliquant à cette passion une âme inquiète, ardente et merveilleusement armée pour s'atteindre, on devine ce qu'il en fait. À la vérité, il lui suffit de l'analyser pour la détruire, il lui suffit de se regarder aimer pour se rendre impuissant à aimer. Bourreau de sa partenaire, son héros a pour excuse qu'il se supplicie d'abord lui-même et qu'il ne parvient à goûter que les cendres où se réduit, peu à peu ou vite, le sentiment.

Retournant à son usage seul la pointe acérée dont il se déchire on se demande ce qu'une telle critique va laisser de l'homme. Et on le trouve dans les pages précieuses consacrées à la sincérité envers soi-même. Cette sincérité qu'est-elle ? Non point, comme on le dit trop vite, ce qui jaillit immédiatement, spontané en apparence, d'une réaction naturelle mais, au contraire, ce qui est travaillé, cherché. Le facile, le correct, l'élégant peut être traduit, surtout l'ordinaire, le banal ; la réflexion va au fond et en tire ce qu'il faudra ordonner, parfois péniblement. « Ce sont mes secondes pensées », nous confie le chercheur, « qui sont les vraies, celles qui m'attendent, celles jusqu'où je ne vais pas. Il n'y a pas que les autres qui pensent en moi ; au plus profond de moi une basse et continuelle méditation – et dont je ne saurai rien, si je ne fais effort pour la connaître, c'est mon âme... » On a reconnu là le bergsonisme d'expérience et non plus la spéculation.

Dans sa quête même de la foi et tant qu'il ne l'a pas rejointe, Jacques Rivière s'agite, se blesse, se durcit et laisse passer encore cette sorte d'égoïsme de malade qui rendait si affreuses les pages d'Aimée... Il veut vivre, soit ! La vie ne prend de lui, ni la bonté naturelle qu'elle revêt chez le païen, ni la charité qui la sauve dans le chrétien. Elle demeure trop attentive à elle, à son cours, à son progrès, à son moindre tressaillement. D'un mot l'auteur confesse tout : « Je ne peux pas souhaiter d'être différent... », écrit-il.

L'obstacle était là et une croyance fixe et ferme le devait lever. Le catholicisme si puissant et si souple, à son gré, quand il le faut, affaiblit ou renforce. Il humilie le riche et il exalte le pauvre ; il règle l'enthousiasme et inonde les âmes arides. Il n'y a qu'à ouvrir À la Trace de Dieu pour voir ce qu'il a fait de Jacques Rivière. Désormais tout est calme, généreux et grand. Les délectations moroses de l'artiste s'effacent, les réserves ou les dédains du philosophe s'humanisent, l'orgueil cède à l'amour du Roi de tout amour. Bien mieux l'intelligence se voit restaurée dans ses droits. On l'avait un peu facilement, jusque-là confondue avec la raison discursive. Elle redevient ce qu'elle est : l'intuition éblouissante du réel. »]

— n.s.,

Liberté, 18 février

1926 [coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 28 ; signalement de la préface d'Isabelle Rivière publiée dans *La Revue hebdomadaire*].

— n.s., « Bourrage »,

Paris-Midi, février 1926

[en tête de la rubrique « Les Lettres », coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 28 ; Paul Claudel ayant par lettre dénoncé auprès de Rivière « *les infectes ténèbres de l'éducation universitaire* », les résultats ne se firent pas attendre :

« *Le résultat de ce bourrage transcendant était à prévoir : Jacques Rivière fut collé à l'agrégation en juillet 1911. Les "infectes ténèbres" le vomirent à la "clarté" où, malade, il devait un jour se convertir. Et l'on peut dire que, pour beaucoup, cet échec et cette conversion sont les deux chefs-d'œuvre les plus évidents de M. Paul Claudel.* »].

— Jacques Rivière, « Jacques Rivière et Paul Claudel »,

Le Figaro, 20 février 1926

[coupure au fonds Rivière, dossier de presse 1925-1927, II, f° 29 ; il s'agit de la lettre de février 1907].

— François MAURIAC, « Un livre posthume de Jacques Rivière / À la trace de Dieu »,

La Revue hebdomadaire, 20 février 1926, p. 396-402

[coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 28 ; le texte est paraphrasé par la *Chronique des lettres françaises*, 1^{er} août 1926, p. 487-488].

— Henri Massis, « Le témoignage de Jacques Rivière »,

Vie catholique, 20 février 1926

[coupure au fonds Rivière, dossier de presse 1925-1927, II, f° 32].

— n.s.,

Le Soir, 24 février 1926

[coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, f° 28 ; signalement de la préface d'Isabelle Rivière publiée dans *La Revue hebdomadaire*].

— n.s., « Les écrits posthumes de Jacques Rivière »,

Les Nouvelles littéraires, 5e année, n° 178, samedi 13 mars 1926, p. 5, col. 1.

Ce texte n'est pas présent dans les dossiers de presse du fonds Rivière.

« *Bien des articles ont paru sur A la grâce de Dieu, de Jacques Rivière et sur la correspondance avec Claudel ; certains se sont étonnés qu'on ait publié ces témoignages d'un stade "qu'il croyait avoir dépassé" avant de nous avoir livré cette Florence qui était, avec Aimée, le livre sur lequel Jacques Rivière "désirait être jugé plus tard". C'est à cela que Jean Paulhan fait allusion dans le court article qu'il consacre dans la N.R.F. à "L'anniversaire de la mort de Jacques Rivière".*

Citons encore : "Il a fallu nous défendre en lisant ses lettres, ou le traité qu'il écrivit en captivité, de la même gêne d'abord qu'il eut éprouvée lui-même à les voir publiées".

Ainsi, au dire d'un de ses plus fidèles amis, Jacques Rivière n'aurait pas désiré qu'on éditât cet ouvrage ni cette correspondance qu'il avait conservée pendant des années d'ailleurs sans les livrer au public.

Nous voulons croire que ceux qui ont réalisé cette publication n'avaient pas d'autre désir que de grandir encore à nos yeux la belle figure de l'auteur d'Aimée et de Florence, mais nous voudrions en être sûr. »

– J. HARRISSON, « *L'imperfectif dans la langue et la littérature* »,

Journal de Psychologie, XXIII^e année, 15 janvier-15 mars 1926, p. 133-147

[coupure au fonds Rivière, Dossier de presse 1925-1927, II, insérée entre les f° 20 et 21 ; dans un numéro sur « L'art et la pensée » (Joseph Baruzi, Hytier, Le Corbusier, Gabriel Marcel, Ozenfant, Thibaudet), contribution traduite par Jacques Heurgon ; note de J. Harrison au bas de la page 133 :

« *Quelques semaines avant sa mort je rencontrai M. Rivière. Il me dit qu'à l'époque où il écrivait le Roman d'aventure, il connaissait un peu la littérature, mais pas du tout la langue russe. Pourtant pendant la guerre il profita de ses années de captivité pour apprendre les éléments du russe, et tout de suite fut frappé et intrigué par les Aspects. Mais ses occupations professionnelles l'empêchèrent de pousser plus loin cette étude. Sa vive sympathie pour le sujet de notre article nous fut alors une joie rare, – c'est désormais un souvenir poignant »].*

– Charles BAUSSAN, « *L'inquiétude apaisée* »,

La France illustrée, 53^e année, n° 2677, 20 mars 1926, p. 252, col. 1-3

[deux clichés H. Manuel, de Jacques Rivière et de Paul Claudel ; coupure au fonds Rivière, dossier de presse 1925-1927, II, f° 32 ; Charles Baussan voit dans la correspondance de Rivière et de Claudel un utile miroir, où les fidèles qui se pressent par milliers à Notre-Dame pour écouter les conférences de Carême du P. Sanson, pourront confronter leur propre inquiétude avec celle d'un autre homme.

« *Là [Noël de l'an 1913] s'arrête la correspondance entre celui qui avait voulu être conduit et son guide. Mais cette émouvante histoire d'une âme a ses dernières pages, d'une émotion accrue encore, dans l'introduction dont Mme Isabelle Rivière elle-même fait précéder ce vibrant dialogue des deux amis si dignes l'un de l'autre. Si dans la solitude de sa captivité en Allemagne, Jacques Rivière "a perdu le goût et jusqu'à la possibilité de montrer à qui que ce soit le vrai fond de son être", une âme, pourtant, une seule, n'en ignorait rien et en voyait tout, celle dont il avait dit : "Elle est une même chose avec moi".*

Tout le bon grain semé par Claudel germa quelques mois plus tard, pendant les trois longues années qu'il demeura prisonnier en Allemagne, et sa foi chrétienne s'affirma, en une personnalité superbe, dans ses Carnets de captivité. [...]

En ce portrait, tout palpitant de vie profonde, ce portrait de Jacques Rivière, peint par lui-même et par un autre lui-même, en cette grande âme qui a peur du trop facile, qui ne peut se contenter de bonheurs trop petits pour elle, n'aperçoit-on pas, synthétisée, rassemblée, toute l'intelligence de ce temps, si tourmentée du besoin de connaître, ou plutôt toute l'inquiétude humaine que ne peut trouver qu'en Dieu son apaisement ? »].

— A.P., « Paul Claudel et Jacques Rivière »

[rubrique : « Lettres du lundi » ; coupure au fonds Rivière, dossier de presse 1925-1927, II, f° 34].

— Jean BALDE, « Jacques Rivière »,
La Liberté du Sud-Ouest, 26 mars 1926

[rubrique « Les Lettres » ; coupure au fonds Rivière, dossier de presse 1925-1927, II, f° 34].

— J.-J. POPINOT [abbé R. Algrain, Poitiers], « Sous le signe de Paul Claudel »,
Journal de l'Ouest, 30 mars 1926

[rubrique : « Nos Amis / les Livres » ; coupure au fonds Rivière, dossier de presse 1925-1927, II, f° 35 :

« Quand il était sur le point de mourir, ayant reçu les sacrements, Jacques Rivière disait : “Maintenant, je suis miraculeusement sauvé.” Sauvé, le mot même qu'il avait écrit de son beau-frère, victime de la guerre. Et il ajoutait, à ce que rapporte Paulhan : “Je tiens la découverte.” Son inquiétude était finie ; il savait, il voyait. »].

— [Georges] CHARENSOL, « Hans Jacob artisan du rapprochement franco-allemand »,

Les Nouvelles littéraires, cinquième année, n° 181, samedi 3 avril 1926, p. 6

[« un jeune intellectuel allemand qui aime notre pays, qui parle presque sans accent notre langue et qui, en traduisant les livres de nos auteurs, en prononçant sur eux des conférences a beaucoup fait pour aider à la connaissance de l'esprit français en Allemagne.

Depuis la guerre, il n'a pas traduit moins de cinquante ouvrages depuis Diderot, Balzac, Zola, Huysmans jusqu'aux plus jeunes de nos romanciers et de nos essayistes : Jacques Rivière, Raymond Radiguet, Paul Morand, Pierre Dominique, Valéry Larbaud. Dans ses conférences, il a parlé de Gide, de Larbaud, de Proust, à qui il a consacré quatre causeries, dont deux en français. Il est enfin le premier à avoir publié en Allemagne, il y a quatre ans, une biographie d'Arthur Rimbaud. »]

– Paul ARCHAMBAULT,

Études, 5 avril 1926

[texte signalé dans la rubrique « Les Revues » des *Cahiers catholiques*, 10 juin 1926, p. 4349, avec extraits].

– n.s., « Les écrits posthumes de Jacques Rivière »,

Les Nouvelles littéraires, 5e année, n° 182, samedi 10 avril 1926, p. 8, col. 4-5.

[Texte complet, qui commence par faire référence à l'article des *Nouvelles littéraires*, n° 178, samedi 13 mars 1926, p. 5, col. 1 :

« Nous avons déjà entretenu nos lecteurs des ouvrages anciens de Jacques Rivière publiés après sa mort et qui présentent sous un jour nouveau et imprévu l'auteur d'*Aimée*. Nous avons dit qu'il avait beaucoup évolué depuis le temps qu'il écrivait des ouvrages et que, s'il eût vécu, *A la trace de Dieu* et sa correspondance avec Paul Claudel n'auraient sans doute jamais vu le jour.

Jean Paulhan et Jean Schlumberger reviennent là-dessus dans le dernier numéro de La N.R.F. Le premier écrit : "C'est au moins être inexact que de dire ou de laisser entendre qu'*A la trace de Dieu* représente 'le dernier état de la pensée de Jacques Rivière'".

Et M. Schlumberger :

"Pareils malentendus ne se produiraient pas si, parallèlement aux lettres d'effusion religieuse, on en publiait d'autres, celles à Proust par exemple, et si l'on complétait les témoignages de la jeunesse (émouvants, mais dont Rivière n'aurait jamais permis la publication) par ceux de l'âge viril, desquels il attendait sa consécration. En raison des difficultés de toutes sortes qui ont opprimé sa vie, Jacques Rivière n'est arrivé [...]". *On ne saurait mieux dire.* »]

– Silvio d'Amico, « Riviere in cerca di Dio »,

Tribuna, Roma, 15 avril 1926.

– Gabriel MARCEL, « Jacques Rivière et l'idéalisme »,

Europe, 15 avril 1926, p. 560-562

[coupure au fonds Rivière, dossier de presse 1925-1927, II, f° 37 :

« "On ne peut guère faire état de ce livre", disait-on l'autre jour devant moi à propos de *A la Trace de Dieu*, "puisque Jacques Rivière semble avoir désavoué lui-même les affirmations qu'il renferme". Une mise au point s'impose ici. Jacques Rivière n'a rien désavoué, rien renié : tout ce qu'on est en droit de dire, c'est que pendant les dernières années, sa réflexion s'est exercée sur un autre plan ; pour des raisons qui ont été récemment mises en lumière¹, il est certain qu'il s'est trouvé coupé de ses bases spirituelles ; de cette rupture de contact, l'influence de Proust ne peut, je crois, être tenue responsable ; la vérité est bien plutôt que cette influence n'a pu s'exercer pendant quelque temps aussi

¹ Cf. La pénétrante étude de Ch. Du Bos sur Jacques Rivière et la Féconde Humilité dans la N.R.F. du 1er janvier 1926.

tyranniquement que parce que Jacques Rivière était déjà divisé d'avec une part de lui-même, celle même que certains prétendent aujourd'hui arbitrairement retrancher de lui. »]

– Silvio d'AMICO, « Rivière in cerca di Dio »,
La Tribuna, Roma, 15 avril 1926

[coupure au fonds Rivière, dossier de presse 1925-1927, II, f° 36, avec une carte du Dr Silvio d'Amico : « Prière de me donner l'adresse / de Mme Rivière. »].

– Henri CASANOVA, « Jacques Rivière et Paul Claudel / Correspondance / (1907-1914) »,
Les Nouvelles littéraires, 5e année, n° 184, samedi 24 avril 1926, p. 3, col. 3-4

[« Le jeune homme dont l'enfance et l'adolescence ont été chrétiennes a besoin, vers vingt ans, d'un rude effort pour garder intacte la foi que lui ont transmise ses parents et ses maîtres ; le jeune homme qui n'a pas connu Dieu ou qui l'a oublié, se sent, au contraire, alors, attiré par le mystère d'une Force qu'il sent agissante autour de lui et par le besoin d'une certitude qui soutienne son esprit et sa volonté. L'un et l'autre obéissent à la vie. [...] Les rechutes sont à craindre. Quand il fut revenu à la guerre, après trois ans de captivité, les amis du directeur de la N.R.F. constatèrent chez lui une grande indifférence envers la pratique religieuse : indifférence que Mme Isabelle Rivière, dans la belle introduction qu'elle a écrite à la Correspondance est contrainte de reconnaître et qu'elle tente d'expliquer. Il est vrai qu'en ses derniers jours Jacques Rivière "n'était plus tendu que vers le Ciel" et qu'il mourut le front oint de l'huile sacramentelle. Paul Claudel et Dieu ont donc eu le dernier mot. – (Plon-Nourrit, "Le roseau d'or"). »]

– L.-G., « La Correspondance de Jacques Rivière et de Paul Claudel »,
Lorraine, 30 avril 1926

[coupure au fonds Rivière, dossier de presse 1925-1927, II, f° 37].

– « L'influence religieuse d'un grand écrivain vivant »,
Les Causeries, mai 1926

[rubrique « Les Livres » ; coupure au fonds Rivière, dossier de presse 1925-1927, II, f° 38].

– P. BURGELIN, « Sur l'inquiétude dans la littérature »,
Le Semeur, 28^e année, n° 7, mai 1926, p. 300-328

[coupure au fonds Rivière, dossier de presse 1925-1927, II, glissée entre les f° 40 et 41 ; voir p. 324-325 :

« Parlerai-je maintenant de Rivière ? Les lecteurs du "Semeur" en ont ici-même pu connaître l'inquiétude. Je voudrais seulement noter en passant la ressemblance qu'il y a entre

ses premières œuvres et celles que nous venons de voir défiler. C'est en Gide que Rivière a puisé d'abord : "quand j'ai rencontré Ménalque, j'ai senti se défaire soudain mon malaise". c'est un bréviaire de gidisme que le curieux essai "De la sincérité avec soi-même" où Rivière expose le commandement : se connaître tout entier ; "être sincère, c'est avoir toutes les pensées". Certes déjà il se rend compte dans sa conclusion pleine de réticences de toute l'erreur d'une telle attitude : mais sa sincérité n'a trouvé que Gide où s'accrocher. Il connaît cependant Claudel, il tente de préciser ses raisons de croire, il sait que "refuser le christianisme de Claudel, c'est se condamner à n'avoir plus de recours qu'en le néant". Il le refuse néanmoins : il y a "la secrète entrave qu'oppose son cœur à l'achèvement de cette persuasion : non pas une objection, non pas un doute, mais l'impossibilité de souhaiter d'être différent". Là peut-être est la clef de tout le drame de Rivière : par Gide, il fut possédé ; comment désormais passer de l'ordre du Moi à l'ordre de l'universel chrétien, comment plier devant le Christ l'âme qui se veut entière ? »].

– R.T., « Jacques Rivière : A la Trace de Dieu et Correspondance avec Paul Claudel (Nouvelle Revue française et Plon-Nourrit. Paris) », **Revue de Genève**, 1er mai 1926

[coupure au fonds Rivière, dossier de presse 1925-1927, II, f° 38 :

« Ces deux volumes, d'une si haute inspiration, ne sont pas le dernier état de la pensée de Jacques Rivière. Sa ferveur chrétienne a singulièrement pâli après la guerre, et il n'eût sans doute pas publié lui-même À la trace de Dieu. L'âme humaine est changeante. Cela montre que les apologétiques même les plus sincères sont peut-être moins tournées vers la vérité que vers soi, et qu'il faut y constater surtout le désir de se sentir vivre. Rivière était un esprit généreux qui souhaitait des maîtres, des modèles, afin de se conformer à leurs exemples, de leur ressembler. Il a été "à la trace" de Gide, de Proust, d'autres encore. Sa noblesse, son génie, je les vois dans cette quête perpétuelle, dans cet amour qui a toujours, avec inquiétude, cherché son objet, dans ce don de soi, dans cette modestie, dans ce sacrifice même qui l'a mené, à travers d'épuisantes besognes, jusqu'à une mort prématurée. Un tel souvenir est inoubliable. »].

– André ROUYEYRE, « Paul Léautaud / écrivain caché », **Vient de paraître**, 1er mai 1926, p. 231-234

[la collection de la BNF est incomplète ; coupure au fonds Rivière, dossier de presse 1925-1927, II, glissée entre les f° 40 et 41 ; voir p. 234 la mention de Jacques Rivière :

« L'affaire Léautaud - Jacques Rivière - Jules Romains est légendaire : Le compte-rendu d'une pièce de Romains, par Léautaud-Boissard, ayant été soumis, par le directeur de la N.R.F., à cet "ami de la maison", celui-ci mit son veto à la publication. M. Rivière l'ayant sollicité ne pouvait que l'accueillir. Saluons au passage de telles mœurs. Pourtant, par quelles assurances et quels engagements contraires M. Rivière avait-il obtenu la collaboration de Léautaud ! Pour décider celui-ci, l'appui de M. André Gide lui-même avait dû s'entremettre. Il eût paru qu'après cette aventure, Léautaud dût être guéri de toute confiance vis-à-vis de tous. Aussi lorsque le sucré et, suffisant Maurice Martin du Gard multiplia ses démarches personnelles auprès de Léautaud, dans son modeste réduit de subordonné de la rue de Condé, le beau jeune homme barrésien n'obtint-il longtemps que rebuffades. Pourtant il revint tant de fois que Léautaud finit par consentir. Mais alors : foin

des promesses verbales ! On lui signa un engagement le plus indiscutable, le plus net, pour la défense absolue de sa liberté et de ses dispositions qu'il précisa sine qua non. Naturellement ce fut vite lettre morte. »].

– n.s.,

Les Nouvelles littéraires, 5e année, n° 186, samedi 8 mai 1926, p. 8, col. 1
[rubrique : « Revue des revues et revue de la presse » ;

« Enfin Mme Isabelle Rivière répond aux notes que nous avons signalées et dans lesquelles Jean Paulhan et Jean Schlumberger s'étonnaient qu'on ait publié A la trace de Dieu et la Correspondance de Jacques Rivière avec Paul Claudel avant Florence, son dernier roman. A cela Mme Rivière répond par ces lignes émouvantes : » ; coupure au fonds Rivière, dossier de presse 1925-1927, II, f° 33].

– « Une lettre de Madame Isabelle Rivière »,

Vie catholique, 8 mai 1926

[coupure au fonds Rivière, dossier de presse 1925-1927, II, f° 34].

– Christian SENECHAL, *Die neueren Sprachen*, begründet mit Franz Dörr und Karl Kühn von Wilhelm Viétor, **Marburg in Hessen**, p. 200-202

[tiré-à-part au fonds Rivière, dossier de presse 1925-1927, II, inséré entre les f° 32 et 33].

– n.s.,

Les Nouvelles littéraires, 4e année, n° 134, samedi 9 mai 1926, p. 7, col. 1
[« Revue des revues et revue de la presse »].

« L'hommage de Paul Claudel à Jacques Rivière qui n'avait pu paraître dans le numéro de la Nouvelle Revue française consacré à Jacques Rivière est publié en tête du dernier et très remarquable numéro de cette revue.

Nouvelles de Jacques Rivière, il est mort, sur le bateau ce matin comme nous quitions l'Afrique.

Un de plus qui s'est séparé de moi sans mot dire comme jadis Charles-Louis Philippe, Et sans doute aucune réponse à cette affirmation trébuchante et bagayant témoignage à Dieu que nous ne pouvons pas empêcher d'exister.

Que cette bouche amèrement tordue et ce regard d'interrogation et de perplexité.

On trouve également dans la N.R.F. du 1^{er} mai la suite des Faux Monnayeurs d'André Gide, une nouvelle de Georges Limbour, une étude de Jacques de Lacretelle sur Jean-Jacques Rousseau : Dix jours à Ermenonville, et des fragments d'un Descartes de Valéry : "Ce fragment d'une étude qui n'a pu être menée à son terme sert de préface à une nouvelle édition du Discours de la Méthode", dit une note placée à la fin de ce court essai. »]

– *Cahiers catholiques*, 10 mai 1926, p. 4345-4346.

– *Le Correspondant*, 10 mai 1926, p. 376

[rubrique « Le Jardin des Lettres », coupure au fonds Rivière, dossier de presse 1925-1927, II, f° 39 :

« À la même veine se rattache cette Correspondance (1907-1914) entre Jacques Rivière et Paul Claudel, dont nos lecteurs ont trouvé l'émouvante préface dans une précédente livraison et qui constitue un des documents les plus encourageants sur le retour à Dieu des intellectuels modernes. »].

– Les ACADÉMISANTS, « Correspondance (1907-1914) Jacques Rivière et Paul Claudel (“Le Roseau d’or”) ; Plon-Nourrit / À la trace de Dieu : Jacques Rivière (N.R.F.) »,

Paris-Soir, 10 mai 1926

[rubrique « Livres lus » ; coupure au fonds Rivière, dossier de presse 1925-1927, II, f° 35 :

« Dans le dernier numéro de la Nouvelle Revue Française, M. Jean Paulhan prend assez vivement à partie M. Gonzague Truc. Celui-ci, dans *Candide*, exalte le Rivière converti, aux dépens du Rivière affligé d'une “sorte d'égoïsme de malade... qui rendait si affreuses les pages d'Aimée”. Or Aimée, “entièrement recomposée et réécrite”, date de 1920-21 et semble en vérité le “dernier état authentique de la pensée de Rivière”. Concluons avec Jean Paulhan : “Qu'on le veuille ou non, il y a aujourd'hui une querelle Jacques Rivière...”, ce qui ne fait qu'ajouter au pathétique de ce destin si secrètement tourmenté sur lequel dans la mort même, plane une langue de feu qui ne peut point triomphalement descendre. »].

– Paul ARCHAMBAULT, « Une Correspondance de Paul Claudel et de Jacques Rivière »,

Aube nouvelle, 15 mai 1926, p. 137-143

[rubrique : « Le Mouvement des Idées » ; coupure au fonds Rivière, dossier de presse 1925-1927, II, f° 39 ; il s'agit du Sillon catholique de Paris].

– n.s., « Bulletin littéraire / Trois grandes œuvres »,

Le Bien public, Dijon, 19 mai 1926

[coupure au fonds Rivière, dossier de presse 1925-1927, II, f° 35].

– Gaétan BERNOVILLE,

Nouveau Siècle, 20 mai 1926

[coupure au fonds Rivière, dossier de presse 1925-1927, II, f° 40.

« Dans une récente chronique, je marquais le mouvement de retour aux disciplines et à la vie catholique à l'intérieur de l'élite intellectuelle d'aujourd'hui. Ce mouvement, qui prit un certain rythme accéléré et un développement sensible aux environs de 1910, est en train d'avoir toutes les allures d'une Renaissance. Il est plein de fraîcheur, de vie, et pousse en profondeur autant qu'en étendue. La correspondance de Jacques Rivière et de Paul Claudel en est un des signes les plus récents et les plus significatifs. Celle que viennent d'échanger MM. Jean Cocteau et Jacques Maritain n'est pas moins saisissante. On sait qu'elle enregistre la conversion de M. Jean Cocteau. »].

– Léopold LEVAUX, « La Correspondance de Paul Claudel et de Jacques Rivière »,

La Revue catholique des idées et des faits, sixième année, n° 9, vendredi 21 mai 1926, p. 16-18 ; brochure complète au fonds Rivière, dossier de presse 1925-1927, II, glissée entre les f° 40 et 41].

– J.-M. AIMOT, « Sur les lettres d'un Enfant du Siècle »,

La Revue française, 23 mai 1926, p. 577-578

[Coupure au fonds Rivière, dossier de presse 1925-1927, II, f° 41].

– n.s.,

Suisse, Genève, 23 mai 1926

[« En marge des livres » ; sur la correspondance entre Jacques Rivière et Paul Claudel ; coupure au fonds Rivière, dossier de presse 1925-1927, II, f° 32].

– Virgile ROSSEL, « Correspondance Claudel-Rivière »,

Gazette de Lausanne, 24 mai 1926

[Coupure au fonds Rivière, dossier de presse 1925-1927, II, f° 42. Texte de l'introduction et de la conclusion :

« D'aucuns ont, paraît-il, blâmé la publication des lettres dont je vais parler. À tort selon moi, puisque Mme Jacques Rivière et M. Paul Claudel l'ont jugée utile et nécessaire, qu'ils en ont assumé la responsabilité et qu'en somme ils ont simplement exercé leur droit. [...] Le dialogue épistolaire se ralentit, il s'égaré dans la littérature et s'épuise. La guerre éclate. Immédiatement après, ce sera la bataille de Rivière pour conquérir sa place à Paris. L'influence claudélienne est manifeste dans ses premiers ouvrages. Mais il s'en émancipe, il meurt à trente-cinq ans et, pour lui, le ciel s'ouvre à l'heure où se ferment les yeux. »]

– Val. REYRE, « A la Trace de Dieu »,

Les Cahiers du Cercle thomiste féminin, 25 mai 1926, p. 423-424

[Coupure au fonds Rivière, dossier de presse 1925-1927, II, glissée entre les f° 40 et 41 :

« Morceaux plus ou moins achevés d'un essai d'apologétique à base purement psychologique, conçu par un esprit dégoûté des philosophies et qui eut l'expérience de la

grâce ; idées souvent paradoxales, parfois fausses par manque de contrepoids, mais aussi vues très pénétrantes. [...] Les premières confidences de Jacques Rivière dénotent une sorte de coquetterie intellectuelle, une espèce de duplicité. Les réponses de Paul Claudel ont une netteté, une droiture, une humilité et une charité telles que Rivière vaincu, quitte son masque d'orgueil. Ceux qui ont déjà saisi dans l'œuvre poétique de Claudel sa résonance profondément catholique, seront ravis de trouver l'homme tel que l'auteur le postulait. Les autres, chrétiens trop facilement rebutés par une forme d'art neuve, seront amenés peut-être à la compréhension de l'œuvre en connaissant mieux l'homme. »]

– **La Muse du Département,**
Journal de l'Est, 28 mai 1926

[rubrique : « Courrier des lettres » ; coupure au fonds Rivière, dossier de presse 1925-1927, II, glissée entre les f° 40 et 41 :

« Il s'est fondé à Strasbourg un comité d'édition qui publiera prochainement une œuvre inédite de M. François Mauriac, à laquelle sera jointe une lettre de Jacques Rivière. Inutile d'ajouter que tous les exemplaires sont déjà souscrits. Cette collection paraîtra sous le signe de "La Nuée bleue". Enseigne et non adresse... »].

– **Jan N., « Van eigen en vreemde letteren / "Van man tot man..." » ,**
Rotterdam (?), 29 mai 1926, col. 1 à 6

[coupure au fonds Rivière, dossier de presse 1925-1927, II, glissée entre les f° 40 et 41].

– **Il Corriero milano**, 30 mai 1926

[à propos de Jean Cocteau et Jacques Maritain, mention de *À la trace de Dieu*. Coupure au fonds Rivière, dossier de presse 1925-1927, II, f° 43].

– **Y. BEZARD, « Jacques Rivière. – À la trace de Dieu, un volume in-12. – Editions de la Nouvelle Revue française, 12 francs » ,**
Action sociale de la Femme, juin 1926

[texte complet :

« Lorsque la guerre éclata, Jacques Rivière était converti depuis peu. Pendant sa captivité en Allemagne, il fit des conférences religieuses aux autres prisonniers, il eut avec eux des discussions. Ce sont les notes qu'il écrivait à cette occasion qui composent, avec des extraits de ses carnets, le livre actuel. Il n'y a donc pas ici de traité dogmatique rédigé, mais des fragments, dont quelques-uns sont très beaux. À remarquer particulièrement les pages d'analyse profonde sur la guerre envisagée au point de vue catholique, et, malgré quelques inexactitudes, le petit essai intitulé Le Catholicisme et la Société. Mais les préférences iront certainement aux aveux intimes et émouvants sur le Confiteor, sur les communions dans le camp des prisonniers, sur la préparation à la mort que Rivière vit plusieurs fois approcher de lui en Allemagne. Le captif si soucieux de ne pas "se laisser défigurer" par la suprême épreuve obtint un sursis de quelques années et c'est l'hiver dernier qu'il est chrétiennement parti. »]

– May BATEMAN, « The Faith of Jacques Rivière »,
The Fornightly Review, juin 26, p. 775-792

[Coupure au fonds Rivière, dossier de presse 1925-1927, II, f° 44].

– R. CARTON DE WIART, « RIVIERE (Jacques) et CLAUDEL (Paul). –
Correspondance (1907-1914). – Paris, Plon, in-8°, 264 pages, 14 francs »,
1er juin 1926

[« Sous une forme toute originale et vivante, c'est tout un petit traité philosophique et moral du retour à Dieu, et les arguments que les lettres de Claudel mettent en lumière ont une force de vérité et de pénétration à laquelle Jacques Rivière finira par céder tout à fait.

Rien de plus noble et de plus émouvant que ce petit drame intime. Certes, un tel livre sera plus décisif, pour beaucoup d'âmes d'aujourd'hui, tourmentées par le besoin de croire, que maints mauvais manuels d'apologétique. »].

– « La Lettre d'Isabelle Rivière »,

Foi et vie, 1er juin 1926

[rubrique « Pages libres », coupure au fonds Rivière, dossier de presse 1925-1927, II, f° 43.

« Un groupe important de jeunes s'est formé en équipe de travail et s'est présenté à nous, avec une grande bonne volonté, comme prêt à défricher un coin de notre champ. Nous lui avons ouvert avec plaisir des "Pages libres". Ce titre indique qu'il s'exprimera là de libres opinions, de libres propos qui n'engagent que leurs auteurs. Il est bon de laisser la génération montante qui s'annonce comme fort différente des générations passées, produire au grand jour ses pensées pour la rénovation du monde à quoi elle veut travailler avec nous.

La lettre de sa femme, parue dans le numéro de mai de la Nouvelle Revue Française, aura fait venir des larmes aux yeux de bien des admirateurs de Jacques Rivière. Non, en vérité, il ne faut pas qu'il y ait une affaire Rivière !

On connaît le débat. Mme Isabelle Rivière ayant publié À la trace de Dieu, un certain nombre d'amis du disparu ont allégué que ces notes ne représentaient pas la pensée définitive de leur auteur. Ils semblent avoir raison, parce que Rivière, pendant ces dernières années, s'était enfermé dans un silence étrange à l'égard de sa foi religieuse. Était-il demeuré chrétien, le fut-il quand il mourut ? On ne s'accorde pas là-dessus. Il y a ceux qui affirment le oui, comme Mme Rivière et Gonzague Truc. Les autres ne disent pas tout à fait non, mais leurs réserves laissent voir qu'en eux-mêmes ils ne croient pas au christianisme de Jacques.

Dans l'état de la question, on ne peut pas apporter une preuve absolue, un certificat écrit de la foi de Rivière. La seule personne qui le pourrait peut-être matériellement ne le peut moralement. Elle demande qu'on la croie sur parole. Les présomptions ne manquent pas, d'ailleurs, en sa faveur, ne fût-ce que les témoignages de Mauriac, de Ghéon, d'Artus et de Bernard Groethuysen, dans L'Hommage, qui tous montrent sans hésitation un Rivière chrétien. D'autre part, ni Jean Schlumberger, ni Paulhan, qui se trouvent aujourd'hui et, croyons-nous, malgré eux, dans le camp opposé, ne nient qu'il l'ait été. L'un s'applique à montrer en Rivière sa sincérité absolue, sa « droiture absurde » : ce ne sont pas là des qualités incompatibles avec le christianisme. Tout le monde s'accorde à voir en lui un moraliste (bien que Crémieux écrive : « Son christianisme était aussi antiprotestant que possible »). Et Paulhan parle de son don moral, ou don religieux. « C'est en moraliste que

Jacques Rivière reçoit et naturellement exprime le monde, c'est d'être moraliste qu'il se défend. » *Et il prend pour exemple le roman Aimée :*

« Aimée tient son existence d'un drame moral : elle est d'abord l'histoire d'une faute, qui n'est pas commise. Or, Jacques Rivière s'efforce à la défigurer ; qu'elle soit la seule description minutieuse d'un amour, d'un désir. »

Voilà qui saisit la réalité sur le vif. Chez Rivière, la sincérité poussait jusqu'à le faire se dépouiller des plus secrètes existences de sa vie intérieure. Il a voulu, pour l'être plus, s'efforcer à ne pas être chrétien. Et, finalement, il l'a été malgré lui. Si l'on veut s'en convaincre, qu'on relise Aimée en gardant à l'esprit la phrase de Paulhan. Mais qu'on voie bien aussi que Rivière n'a pas réussi dans son effort pour cacher le fond moral et religieux de son être. Lorsque le héros d'Aimée se rend compte, soudain, qu'il va lui falloir se sacrifier pour celle qu'il aime, il écrit :

« Devant cette obligation surhumaine, je me sentais sans aucune force... Tout à coup, levant les yeux vers Aimée qui parlait encore :

Que son bonheur soit fait, et non le mien ! pensai-je. (Je le demande, quel son rendent ces paroles ?) Je ne compris pas moi-même tout de suite ce que je voulais dire avec ces mots. Ils étaient sortis de mon esprit comme un ange ignoré et soudain... etc, etc. »

Qu'Aimée soit en définitive d'une inspiration chrétienne, c'est donc ce que Paulhan lui-même a implicitement reconnu.

D'où vient donc le malentendu entre les amis de Jacques Rivière ?

Il y a les inexactitudes matérielles (celles sur les enfants, celles sur l'auto, etc.). La Nouvelle Revue Française les appelle : « détails si mesquins... ». Ils ne sont pas énormes, certes, mais, s'il vous plaît, avez-vous songé à l'effet qu'ils doivent nécessairement produire sur la femme en deuil de Rivière ? Ce sont précisément les détails inexacts qui font mal, qui portent dans la douleur. Mme Rivière ne pouvait pas ne pas souffrir de ces affirmations fantaisistes qui donnaient au public une image, vivante certes, mais non ressemblante de son mari.

Et voici ce qu'il y a de touchant et de dramatique dans le conflit : c'est qu'il n'y a aucune mauvaise foi de part ni d'autre. Un de vos amis meurt : vous écrivez quelques lignes de souvenirs, et soudain telle image plus lumineuse que les autres s'impose à votre esprit, elle grossit d'elle-même, et vous la racontez, sans voir ses proportions exagérées, parce qu'elle est là pour exprimer votre émotion, et qu'elle prend la grandeur de votre amitié. Il suffit que Crémieux ait rencontré une fois Rivière au volant d'une automobile, pour en tirer une affirmation aussi innocente que téméraire.

N'en est-il pas de même pour la grande Question du christianisme de Rivière ? Des deux côtés on voit chez l'autre un parti pris. Schlumberger et Paulhan seraient négateurs parce qu'ils n'aiment pas Dieu. Et Mme Rivière paraîtrait suspecte parce qu'elle est catholique.

Je ne connais pas la religion de ces deux écrivains. Mais, s'ils sont incroyants, pourquoi supposer que leur incroyance ait engendré en eux un parti pris antireligieux, ou, pour parler plus précisément, un anticléricalisme absolument étranger aux hommes sincères qu'ils sont ? Et, de même, le catholicisme de Mme Rivière ne saurait être une raison de récuser son témoignage, comme, dans une récente querelle, ceux des savants catholiques et protestants furent écartés pour laisser tout le bénéfice de l'impartialité au seul docteur Couchoud. Ce serait odieux et absurde.

En réalité, s'il y a des parti pris, ne viendraient-ils pas de la même source ? Mme Rivière veut que Jacques soit demeuré chrétien parce qu'elle l'aime. Et quelques-uns désirent qu'il ne l'ait point été à cause de leur profonde amitié pour lui. Ceux que nous aimons, nous voulons qu'ils nous ressemblent, et le débat aura simplement révélé de quel grand amour était entouré Jacques Rivière.

Ce qui serait nécessaire, c'est que nous parvenions à aimer les autres, même différents de nous, et nous ne voyons pas en quoi le christianisme de Rivière pourrait le faire moins aimer par ses amis. Cela n'est cependant pas toujours aisé. Quelle déception fut la nôtre quand nous apprîmes que Proust n'était pas ce que nous avions cru, qu'il n'était pas seulement la victime, mais le complice d'un mal affreux ! Dieu merci, les amis de Rivière n'ont que de la lumière à recevoir de lui, s'il leur en est encore dérobé une portion. Quant à nous, qui l'aimons de toute notre âme, et qui sommes croyant sans être catholique (sans nous en forger une autorité quelconque), nous avons la conviction qu'il est demeuré chrétien jusqu'à la fin. De même qu'il avait la bondieuserie en horreur, et qu'il voulait exprimer sa foi en prenant « un ton aussi mondain que possible », de même il s'est tu sur les choses religieuses tant qu'il a pu, s'en réservant la substance extrême et cachée. Il était un de ces êtres rares chez lesquels, après de grandes luttes quelquefois, le surnaturel s'est logé comme chez soi ; c'était une âme naturellement chrétienne. Et encore c'est mal exprimer ce qu'il était, puisqu'il a bien fait ce qu'il a pu pour n'être pas chrétien, par sincérité.

Et que fût devenue cette sincérité extraordinaire si, ayant perdu la foi, Rivière ne l'eût pas dit ? À quels intérêts faut-il supposer qu'il ait obéi pour dissimuler un revirement aussi total de sa pensée ? Admettre cela serait, non seulement renier l'homme, mais se condamner à ne plus le comprendre.

Il y a enfin une raison pour laquelle nous écouterons le témoignage de Mme Isabelle Rivière de préférence à toute autre : c'est qu'en supposant que Rivière ait perdu la foi, on suppose une chose impossible. La foi ne se perd pas comme un portefeuille. On n'a jamais vu quelqu'un perdre vraiment la foi. On peut perdre bien des choses qui y ressemblent, mais non pas la chose elle-même. Le croyant croit à Dieu comme il croit à l'existence de son père et de sa mère. Il peut les abandonner, les oublier même, mais non croire qu'ils n'ont jamais existé. Or, le premier chrétien venu peut reconnaître un frère dans l'auteur des Carnets de captivité. Tant qu'on n'est pas chrétien, on peut très bien imaginer passer par de semblables expériences, puis les perdre pour toujours. Mais c'est une vue du dehors. Quand on est chrétien, on sait que les efforts sont vains pour échapper à la grâce divine, et qu'un jour, dût-elle nous arracher à nous-même par une mort prématurée, elle nous emportera sur ses bras éternels. »]

– Paul SOUDAY, « Jacques Rivière et Paul Claudel : *Correspondance* (1907-1914), 1 vol. Plon (le *Roseau d'or*) »,

Le Temps, 66e année, n° 23669, jeudi 3 juin 1926, p. 3, col. 1-4

[dans la rubrique : « Les livres »].

– Marcel TIMMERMANS,

3 juin 1926

[« M. Jean Cocteau est loin de cette humilité. Et il n'a pas oublié de faire coïncider avec sa conversion la publication de sa correspondance avec M. Jacques Maritain, son convertisseur. M. Paul Claudel avait attendu la mort de Jacques Rivière pour livrer au public les lettres que ce dernier écrivit lors de sa conversion.

La conversion est une industrie. On voit qu'elle fait quelques progrès »].

– n.s., « *Informaciones* »,

La Nacion, Buenos Aires, 6 juin 1926

[dans la rubrique : « La Vida literaria », article sur *À la Trace de Dieu* et la correspondance avec Claudel].

– M.-L. GARNIER-AZAIS, « À propos de la “Correspondance de J. Rivière et de P. Claudel (6e volume des éditions du *Roseau d’or*)” »,

Cahiers catholiques, 10 juin 1926, p. 4345-4346

[coupure au fonds Rivière, dossier de presse 1925-1927, II, f° 40].

– J. G., « *Témoignage* »,

Gazette française, 10 juin 1926

[dans la rubrique « notes » :

« *On sait que certains amis de Jacques Rivière se sont étonnés qu’on ait publié A la trace de Dieu et la Correspondance avant la parution de Florence qui, d’après eux, représenterait le dernier stade de l’évolution intellectuelle et morale du jeune écrivain. MM. Jean Paulhan et Jean Schlumberger, notamment, dans des notes parues dans La Nouvelle Revue Française, ont protesté avec une certaine véhémence contre ces publications posthumes. Mais qui peut prétendre connaître le véritable caractère d’un écrivain ? [...] Il y a souvent plus de chances de découvrir la personnalité véritable d’un écrivain dans ses notes intimes et dans ses lettres que dans une œuvre destinée au grand public.* » Manque en place à la BnF].

– n.s.,

Le Figaro, 12 juin 1926

[dans la rubrique « Petit Carnet du Collectionneur », mention de la souscription pour « *François Mauriac, Le Tourment de Jacques Rivière, avec deux pages en fac-simile, exempl. sur vergé d’Arches, 15 fr.; exempl. sur japon, tous souscrits* »].

– Léon PIERRE-QUINT, « *Correspondance, par Jacques Rivière et Paul Claudel. – A la trace de Dieu, par Jacques Rivière* »,

Revue de France, 6e année, n° 12, 15 juin 1926, p. 731-737 [rubrique : « Lectures » :].

– Léon PIERRE-QUINT, « *Lettres à son frère Alain, par Ernest Renan* »,

Revue de France, 6e année, n° 12, 15 juin 1926, p. 748

[dans la rubrique : « Lectures », mention de Jacques Rivière, à propos de la correspondance de Renan – « *l’ignoble Renan* » selon Claudel – avec son frère Alain].

– **LE COUPE-PAPIER,**

Écho de Paris, 17 juin 1926

[dans la rubrique : « Courrier littéraire » : « *L'excellente Chronique des Lettres françaises donne le texte d'une conférence prononcé par le regretté Jacques Rivière sur André Gide. Il contient de fort belles choses et fort subtiles sur l'écrivain des Nourritures Terrestres.* »].

– **Benjamin CRÉMIEUX, « L'homme et la bête »,**

Les Nouvelles littéraires, 5e année, n° 192, samedi 19 juin 1926, p. 1, col. 1 et 2

[Coupure au fonds Rivière, dossier de presse 1925-1927, II, glissée entre les f° 44 et 45 ; l'article débute par une citation de Jacques Rivière :

« *Jacques Rivière avait raison : la grande enquête "positive" inaugurée chez nous par Proust se poursuit. "Nous ne pourrions nous renouveler, écrit Rivière, que si l'acte de l'écrivain se rapproche de l'effort pour comprendre. C'est non pas en imitant le savant, mais en s'apparentant à nouveau à lui que l'écrivain verra la fécondité lui revenir. Et, sans doute, il restera toujours, à la différence du savant, un inventeur, un trompeur. Mais il faudra qu'il n'en ait plus l'air et qu'il ne se sache plus tel. Il faudra que le monde irréel, qu'il a pour mission de susciter, naisse seulement de son application à reproduire le réel et que le mensonge artistique ne soit plus engendré que par la pulsion de la vérité".*

Ces paroles, écrites en 1920, prennent, en 1926, tout leur sens »]

– **Roger GIRON, « L'écrivain peut-il mentir ? »,**

L'Avenir, vendredi 25 juin 1926, p. 1 et 2

[après les réponses de Henri Duvernois, Tristan Derème, Paul Souday et Henri Jeanson, voir p. 2 de la conclusion de Roger Giron à cette enquête :

« *Jacques Rivière n'a-t-il pas écrit, voulant définir le rôle de l'écrivain, qu'il fallait désirer que "le mensonge artistique soit seulement engendré par la passion de la vérité". On ne saurait mieux dire.* »]

– **Paul ARCHAMBAULT, « Jacques Rivière »,**

Cahiers de la Nouvelle journée, n° 7, p. 149-190

[texte daté p. 190 « *Janvier-Février 1926* »]

– **Gonzague TRUC, « Une controverse sur Jacques Rivière »,**

Les Lettres, juillet 1926, p. 263-268

[réponse au texte de Paulhan publié dans *La NRF* du 1er avril 1926, « Qu'on le veuille ou non, Il y a, aujourd'hui une querelle Jacques Rivière. »].

– Louis VAUXCELLES,
L'Art vivant, 1er juillet 1926

[Sur Cézanne, coupure au fonds Rivière, dossier de presse 1925-1927, II, f° 44

« Jacques Rivière a nettement éclairci l'énigme du dessin cézanien. Considérez les aquarelles, immatérielles, impalpables, défiant les lois de la pesanteur : n'attestent-elles point une virtuosité égale à celle d'Hokusai ? Toute l'ossature d'un site n'est-elle pas suggérée, indiquée en quelques taches colorées sur la feuille blanche ? Quand Cézanne prend le pinceau, "sa main tressaille de la même adresse, mais il la contient, la dompte, se méfie, empêche le trait de bondir, maîtrise son élan". »]

– Jean MORIENVAL, « A la Trace de Dieu, de Jacques Rivière. Éditions de la N.R.F. »,

Cahiers catholiques, 1er juillet 1926

[rubrique : « Ma bibliothèque » :

« Chose étrange, ce même Rivière qui nous est apparu dans les lettres, perverti par l'intellectualisme, donne ici une part prépondérante à "l'expérience religieuse" »].

– Jean de GOURMONT,

Le Mercure de France, 1er juillet 1926, p. 152-153

[sur la correspondance avec Claudel :

« Miracle, la littérature actuelle est un perpétuel miracle, une grotte de Lourdes où les jeunes écrivains viennent suspendre les béquilles de leur infirmité. Les maîtres deviennent des convertisseurs et comme des confesseurs. C'est à Paul Claudel que Jacques Rivière s'adresse dans son incertitude. Dans leur *Correspondance* on suit le cours d'une conversion, si on a le courage de lire ces lettres de Jacques Rivière qui sont, comme écrit Claudel, les lettres d'une dévote à son confesseur. »]

– Yvan LENAIN, « La Conversion de Jacques Rivière »,

Cahiers de la jeunesse catholique, 5 juillet 1926, p. 393-398.

– Georges BERGNER, « La Vie d'une âme / Le Tourment de J. Rivière »,
Journal de l'Est, 7 juillet 1926.

– Gaétan BERNOVILLE, « Vie religieuse et vie littéraire / Les conversions ».

– Henri-Louis DUBLY, « Correspondance »,

Volonté nationale, 10 juillet 1926

[« Comme le fait remarquer Mme Isabelle Rivière dans son introduction, il n'est pas exact de dire que Jacques Rivière s'est converti. Si, comme il l'a écrit, "se convertir, c'est se tourner dans le sens qu'il faut", Jacques Rivière n'a pas eu "à changer de direction, il n'est jamais sorti de la voie chrétienne" »].

– Denis SAURAT,

Les Marges, 15 juillet 1926, p. 223

[« C'est bien là ce que Jacques Rivière – ou André Gide – appelaient l'élargissement de la morale catholique – ou chrétienne »].

– Benjamin CRÉMIEUX,

Les Nouvelles littéraires, 5e année, n° 196, samedi 17 juillet 1926, p. 1, col. 6 et p. 2, col. 1 et 2

[sous la rubrique « Lettres françaises », Benjamin Crémieux rend compte de l'enquête des *Cahiers du mois*, « Examens de conscience » :

« Une parenthèse ici ne semblera pas inutile... Et d'abord, l'état d'esprit de cette jeunesse fait comprendre la rapidité foudroyante des conversions qui s'y manifestent. Mais ce qu'il importe plus encore de noter, c'est l'attitude spirituelle de la plupart de nos "intellectuels" catholiques. Déjà en 1912, Jacques Rivière, dans son Essai sur la foi, interprétait le catholicisme comme la religion de tous les possibles et voyait dans la confession l'éponge salvatrice qui permettait à chacun de n'être jamais perdu, quels qu'eussent été ses égarements préalables. Nombre de néo-catholiques semblent aujourd'hui aller plus loin et prétendent faire leur salut en renonçant le moins possible, en quoi ils sont bien de leur époque. M. Honnert paraît de ceux-là »].

– Henriette CHARASSON, « La vie profonde »,

La Revue française, 18 juillet 1926, p. 61, col 1-3

[éloge d'Isabelle Rivière :

a « Je ne sais plus qui prétendait qu'il fallait juger un homme d'après la femme qu'il a épousée. [...] Honneur à celui qui sut la choisir pour faire route commune ! » ; « Nous fûmes nombreux, après le deuil du 14 février 1925, à nous étonner que Jacques Rivière fût mort catholique, si nombreux que, si mes souvenirs sont exacts, M. Benjamin Crémieux protesta contre cette interprétation des derniers jours de délire de son ami, qu'il estimait inexacte, et peu conforme à ce qu'était en fait Jacques Rivière » ; « Rivière n'a pas eu le courage intellectuel de rompre avec ce que représentait la N.R.F., tout au moins une partie de la N.R.F. : il avait trop de curiosité, il aimait trop le risque cérébral, il avait trop de courage et trop d'orgueil »].

– Frank GRANDJEAN, Professeur à l'Université de Genève, « Jacques Rivière et la pensée contemporaine »,

Vers l'unité, juillet-août 1926, p. 64-66.

– n.s. [Joseph PLACE ?], « Un livre posthume de Jacques Rivière : *A la trace de Dieu* »,

Chronique des lettres françaises, 4e année, n° 22, 1er août 1926, p. 487-488

[Il s'agit d'une paraphrase avouée, « (D'après François Mauriac, *Revue hebdomadaire*, 20 février 1926) »]

« A la trace de Dieu, livre posthume de Jacques Rivière, divise les esprits à son sujet. Pour les uns, Rivière qui, soldat et captif, relevait, avec une patiente joie, les traces de Dieu dans sa destinée, après s'être cru à l'abandon, mourut dans sa foi. A quoi les autres opposent que, dans ce livre posthume, ils ne reconnaissent pas la voix de leur camarade. A les entendre, des circonstances singulières lui auraient inspiré ces pages dont, l'année de sa mort, il n'aurait même plus compris le sens.

Jacques Rivière était tout entier dans chacun de ses livres. Et *A la trace de Dieu*, mieux qu'aucun autre, dit M. François Mauriac, renseigne sur les courants contraires, sur les remous de ce beau fleuve plein d'abîmes et d'îles.

M. François Mauriac écarte d'abord l'argument tiré des circonstances dans lesquelles ces notes furent écrites : entre septembre 1914 et juin 1917, Rivière prisonnier en Allemagne, malade, affaibli, séparé de tout ce qu'il aimait, aurait subi, en esclave, affirment certains, l'attrait de l'éternelle consolation. Au contraire, M. François Mauriac pense que si tout le malheur de l'homme vient de ne pouvoir demeurer seul dans une chambre, la captivité dut être pour ceux qui l'ont subie, une occasion de retraite, de méditation, d'approfondissement intérieur. »]

– François de ROUX, « Sur Jacques Rivière »,

La NRF, 1er août 1926, p. 253-255.

– G. de PLINVAL, « L'apologétique de Jacques Rivière »,

Revue apologétique, t. XLII, 21e année, 1er septembre 1926, p. 641-658

[« Et maintenant laissons “épiloguer” les amis de Jacques Rivière. Ils ne se doutaient pas, lorsqu'ils discutaient avec lui des questions de pure littérature, que ses pensées les plus secrètes et les plus chères s'orientaient vers un autre objet : ils ne pensaient qu'à leur art et, lui, déjà pensait à leur salut. Parmi ceux qui aujourd'hui contestent le plus âprement la portée de son témoignage, qui sait s'il n'en est pas qui, sans l'avouer, subissent le premier travail de la grâce ? L'acharnement même avec lequel ils discutent prouve combien ils sont “touchés”. Ils sont un peu comme ce compagnon de captivité qui au lendemain d'une conversation sur la religion était revenu trouver Rivière pour lui dire “qu'il n'avait pas pu dormir et qu'il n'avait cessé de l'injurier toute la nuit” (p. 290). Au-delà »].

– MONTPAR, « André Lhote »,

Chantecler, n° 19, samedi 4 septembre 1926, p. 3, col. 5 et 6

[« Le malheur est qu'on ne s'en soit avisé qu'indirectement, soit par la plume du peintre lui-même, soit par celle de Jacques Rivière qui fut pour Lhote, comme pour tant

d'autres, d'une amitié chaude et agissante. Jacques Rivière, né généreux, croyait voir chez ses amis, sa tendresse et sa lumière.

On sait que ce n'était que prêts de sa part. Jacques Rivière, dans les articles qu'il consacra à Lhote et qui maintenant préfacent ce petit recueil, commentait les intentions du peintre, tout comme si elles s'étaient réalisées. L'espoir qu'elles le soient jamais ne semble plus permis. En dépit des plans les plus ouverts, Lhote ne fait que mettre dans le commerce quelques aphorismes de Picasso et quelques désirs de Cézanne »].

– J. POPINOT,

Journal de l'Ouest, 6 septembre 1926

[correspondance avec Claudel, *A la trace de Dieu*].

– André de La PERRINE, « Les Chroniques du “Roseau d’or” »,

Gazette française, 23 septembre 1926

[« La mort n'a point permis à Jacques Rivière de prendre cette place de maître. Il demeure essentiellement le jeune homme. C'est pour cela que l'inquiétude de ses recherches est infiniment proche de notre cœur »].

– Henry POULAILLE, « Paul Claudel / A propos d'un livre de M. Gonzague Truc »,

Peuple, 29 septembre 1926.

– Victor L. TAPIÉ, « Les œuvres posthumes de Jacques Rivière »,

Revue française de Prague, Ve année, n° 26-27, octobre 1926, p. 267-269

[coupure simplement datée « 1926 » au fonds Rivière, Bourges, Bibliothèque des Quatre-Piliers, dossier de presse 1925-1927 II, f° 46. Texte complet :

« Peut-être suis-je envoyé pour jalonner la voie de ceux qui pensent et pour aider au tracé de cette route de l'esprit² ! » Cette pensée de Jacques Rivière s'applique réellement à toute son œuvre. Le nom de Jacques Rivière, que n'a illustré aucun livre essentiel, demeure attaché à la Nouvelle Revue française, dont il fut le directeur après la guerre et où il groupa les plus vigoureux talents de la jeune génération. Il imprimait aux autres un élan. C'est par des modestes et des opiniâtres de son espèce que se perpétuent, dans tous les ordres, les traditions de l'esprit. Mais Mme Isabelle Rivière, dévouée à la mémoire du disparu, envisage encore d'autres résultats : son mari a laissé des notes, un journal écrit en captivité, une correspondance. On y trouve, touchant le problème religieux, des indications capables d'assister plus d'une âme en détresse. Tel est le souci, très haut, qui préside à la publication de la correspondance entre P. Claudel et Rivière et du recueil : *A la trace de Dieu*. En même temps, notre littérature religieuse gagne une richesse.

*

² *A la trace de Dieu*, p. 338.

* *

A la trace de Dieu rassemble une préface de Claudel qui ne me semble pas des plus heureuses – et deux parties : d’abord une série de plans destinés à des causeries que Jacques Rivière, prisonnier au camp de Kænigsbrück (Allemagne) à partir de septembre 1914, avait organisées pour ses compagnons ; puis les extraits des carnets de captivité, fragments, peut-être arbitrairement choisis, d’un journal où Rivière notait, avec sincérité, les étapes de son âme ardente et mouvante. Les plans et notes apportent les résultats de ses démarches intérieures, ce qu’il en pouvait communiquer aux autres. Ce sont les éléments d’une apologétique. Il la construisait, ainsi tâtonnant, et se promettait de l’écrire, après la délivrance. Les Extraits témoignent de ces démarches mêmes. Les parties sont donc étroitement solidaires et se prêtent de mutuelles lumières. On ne s’étonnera pas que je trouve la deuxième plus attachante que la première et à elle préférable. Fragmentaire dans sa forme, mais avec des éclairs de véritable génie, elle a un je ne sais quoi de direct qui rappelle les “Pensées” de Pascal et le Journal de Vigny. Voilà vraiment une source !

Jacques Rivière se préoccupe de nous montrer que la certitude religieuse répond à une expérience, qu’elle n’est ni illusion ni étrangeté de l’esprit. Le fond de sa doctrine est une adaptation de la pensée fameuse *credo quia absurdum – Credo quia absurdum, tamen verum* Je crois parce que c’est absurde, que cela dépasse la raison, mais est vérifié tout de même dans l’expérience. “Il y a d’autres évidences que celles de la raison. Une idée peut être absurde et participer cependant d’une évidence” (p. 125). Il se défend d’avoir à justifier le chrétien de penser comme il pense, car il ne veut pas le voir en posture d’accusé. Mais il prétend nous expliquer son attitude. Il la juge légitime, adéquate à une réalité (La mentalité du chrétien vue de l’intérieur, p. 30 à 79). Cet essai témoigne d’une bonne volonté et d’une charité remarquables. Il console et séduit. Les objections courantes, celles de l’homme moyen sur le caractère des mystères, le rôle de la Providence, sont reprises et discutées clairement. Puis tout s’enchaîne autour du besoin de commencer les recherches, d’aller au-devant de Dieu, avec la promesse de le rencontrer, de le trouver dans une sorte de donnée immédiate (Dieu étant une personne, toute conversion est une question de rencontre, comme celle de Saint-Paul sur le chemin de Damas). P. 48.

On le voit ; c’est un disciple de Pascal à l’école chez M. Bergson. Mais il a un sens du dogme chrétien, de la nécessité eucharistique qui le ramène à Saint François de Sales, bien qu’il ne paraisse pas l’avoir beaucoup connu.

*

* *

Malheureusement, si la première partie contient les matériaux d’une apologétique, la seconde nous fournit la preuve que jamais, au grand jamais, Jacques Rivière n’eût mené l’œuvre à bonne fin. Les raisons de cette impossibilité méritent qu’on s’y arrête. Grâce à l’esprit impartial qui préside au travail de cette revue, désireuse d’informer de tous les aspects de la pensée française, j’ai pu fournir ici plusieurs témoignages catholiques. J’ai montré Psichari et son œuvre mystique. J’ai raconté Jean du Plessis et sa vie héroïque. A peu d’années près, leur immédiat contemporain, croyant comme l’un et l’autre, Jacques Rivière diffère de l’un et de l’autre. Psichari apporte les certitudes de l’esprit, éprouvées en heurtant la civilisation chrétienne à la civilisation musulmane. Sa foi soutient du Plessis dans une mission sociale à laquelle l’ont héréditairement préparé les habitudes de caste. L’un et l’autre vont droit leur chemin. Rivière, lui, subissait un perpétuel malaise. Dans son journal alternent les aveux de doute et les chants d’espoir, ceux-ci atteignant parfois la magnificence : “Mon Dieu, vous étiez mort pour moi ; vous étiez vraiment au tombeau en ces jours de deuil... Mon Dieu, vous êtes ressuscité !” (p. 340 et 342, 8 Avril 1917).

Rivière pouvait prendre à son compte la parole de Marthe : “Seigneur, celui que vous aimez est malade³.” Dieu l’aimait, mais il ne le guérissait pas. Le remède eût peut-être consisté dans une discipline professionnelle bandant davantage la volonté : Rivière demeurait homme de lettres, intoxiqué de littérature. Pourtant dans cette lutte du doute et de la foi, où était la victoire ? M. Jean Paulhan regrette que les ouvrages dont je parle nous montrent ce que Rivière “croyait avoir dépassé”. Je n’hésite pas : pour de nombreux penseurs, l’étape suprême n’est point un livre. Le dernier état de la pensée de Rivière, le stade nullement dépassé, c’est sa mort chrétienne avec des paroles de certitude aux lèvres. Mme I. Rivière, loin de la trahir, réalise sa mémoire en nous offrant ces essais que l’auteur vivant aurait eu gêne à voir publiés »].

– Adolphe RETTÉ, « Sourires de Notre-Dame / Stella Matutina », *Revue de la Passion*. Organe des Confréries de la Passion [dir. Amédée Privat], 3e année, 2e série, n° 10, octobre 1926, p. 307-309

[« Plusieurs qui erraient, par les labyrinthes désolés de la vie, sur ce globe où la bêtise et la méchanceté humaine s’acharnent à déformer l’œuvre de la Création, ont connu cette merveilleuse tendresse de l’Immaculée. Tel l’auteur d’un livre posthume, récemment paru et que j’ai sous les yeux : Jacques Rivière. Soldat au début de la guerre, fait prisonnier par les Allemands à la fin d’août 1914, il fut interné au camp de Kænigbrück où il passa plus de trois ans. Là, parmi les tristesses et les rancœurs de la captivité chez les barbares hérétiques, la grâce le toucha. Comme il avait à peu près perdu la foi depuis quelques années, il ne se rendit pas sans luttes. Ainsi qu’il arrive toujours dans les crises d’une conversion, le Mauvais multipliait les embûches pour entraver sa marche vers la Lumière. Un de ses amis écrit à ce sujet : “Parce qu’il a été en perpétuel débat avec lui-même et dans une incessante difficulté avec son propre cœur, nous avons craint que Jacques Rivière ne fût en péril.” Nous nous mettions en peine. C’est, en effet, avec un sentiment de tristesse que nous le voyions incertain, opprimé par le détail, encombré par sa complexité. Nous avons cru devoir stigmatiser – comme il disait – son inquiétude, car nous sentions qu’il prenait, à refuser de se réduire sous le prétexte d’y voir clair, une sorte de délectation (morose) qui l’éloignait de Dieu, – de la “sensible simplicité” de Dieu.

Parmi ces luttes, aux heures où il laissait l’oraison mettre de l’ordre dans ses sentiments, il écrivit des pages de méditation religieuse que j’estime singulièrement pénétrantes. “Nous l’y découvrons avec cette âme pénitente, saturée de tendresse, agrandie de misère, vraiment ivre de renoncement que la guerre lui avait faite, et qui, comme éblouie par la Lumière divine, s’est sentie, à l’heure de mourir, miraculeusement sauvée.”

En effet, Rivière est mort, l’an dernier, jeune encore, et tout-à-fait reconquis à la Vérité unique⁴. Voici un fragment de son livre où l’intercession de la Vierge paraît évidente. »].

– Pierre GODMÉ, « Jacques Rivière ou l’évasion définitive devant la mort », *La Revue fédéraliste* [Jacques Reynaud, dir.], 10e année, 92e cahier, octobre 1926, p. 271-297

³ Evangile selon St. Jean, XI, 3.

⁴ Le livre de Jacques Rivière s’intitule : *A la trace de Dieu* (1 vol. chez Gallimard). On le signale comme auxiliaire pour les jeunes « intellectuels » qui hésitent à la croisée des routes de la pensée contemporaine.

[étude en quatre sections : « I. Perversités et perversions », « II. La Connaissance de l'Être », « III. A la trace de Dieu » et « IV. Le Sens de sa vie » : « *Il est captif non de ses sens, non de sa chair, mais de son absolue sincérité ; captif non de ses adversaires, mais de ses amis.* »]

– *Echo de Fourvière*, Lyon, 23 octobre 1926 [citation]. Année non conservée à la BnF.

– A.C., « Les Éditions de la Nouvelle Revue française », *Cousin Pons*, novembre 1926

[année non conservée à la BNF ; extrait :

« *La renommée dont jouissent les éditions Gallimard, elles la doivent tout d'abord à la Nouvelle Revue Française, dont l'influence, près du public lettré, et depuis la guerre surtout, fut si précieuse. Il suffit, pour s'en convaincre, de songer aux noms que la revue et les éditions surent imposer : Marcel Proust, Paul Claudel, Paul Valéry, André Gide, bien d'autres encore ; de songer au rôle important que joua Jacques Rivière dans nos lettres modernes et que continue aujourd'hui Jean Paulhan ; de songer enfin à la valeur des œuvres jeunes que révéla ces récentes années La Nouvelle Revue Française, nous citerons entre autres les noms de Jacques de Lacretelle, de Louis Aragon, de Henri Pourrat, de Marcel Arland, de Ramon Fernandez, de Jean Prévost, etc.* »]

– Abbé L. VENARD, « Page de doctrine / A la trace de Dieu... », *Ligue dauphinoise d'action catholique*, Diocèse de Grenoble, deuxième année, n° 6, novembre 1926, p. 168-170 ;

le début de l'article porte sur « *la croyance à une Providence paternelle qui sans cesse s'exerce sur tous les hommes pour leur plus grand bien* » :

« A la trace de Dieu, c'est précisément le titre d'un livre où l'on a réuni des notes écrites au cours de sa captivité en Allemagne par un jeune et brillant littérateur, Jacques Rivière, directeur de la Nouvelle Revue française, dont la mort, survenue en février 1925, a prématurément interrompu la carrière et brisé l'influence. J. Rivière avait été incroyant, puis il était revenu à la foi, et la guerre, la captivité avaient déterminé chez lui, comme chez beaucoup d'autres, un approfondissement de la vie religieuse, avec un désir de prosélytisme chrétien. Ayant saisi sur le vif en sa propre destinée l'action de la Providence, il se proposait d'étudier cette action, de "relever les traces de Dieu", et pensait ainsi atteindre plus efficacement, par une méthode pour ainsi dire expérimentale, plus adaptée à leurs habitudes scientifiques, les esprits rebelles aux démonstrations philosophiques et théologiques. "L'étude de la Providence, disait-il, peut être considérée comme une véritable science". Certes, le mode de l'action de Dieu, la façon dont il dirige les événements reste pour nous un mystère, mais de cette action nous pouvons constater les effets, et, dans une certaine mesure, déterminer les lois, pourvu que nous nous mettions dans les conditions nécessaires pour bien voir. Si tant d'hommes se croient livrés à un destin aveugle et fatal, et nient que leur existence soit soumise à une conduite providentielle, c'est en effet qu'ils ne regardent pas sous l'angle

qui convient. “Je suis sûr, écrit Rivière, que si chacun regardait les événements de sa vie comme moi, du point de vue de ce qui lui était nécessaire, il y verrait une conduite, une préméditation de chaque instant qui lui révélerait la main de Dieu avec une clarté éclatante.”

Il en est de nos existences comme de certains tableaux de peintres modernes. Les regarde-t-on de tout près ? On ne voit que des taches ou des amas de couleur juxtaposés, sans qu'on puisse discerner nettement les lignes du dessin, les contours des objets représentés. Mais il suffit de s'éloigner à une distance convenable pour que ces taches colorées s'harmonisent, se perdent, et que de leur ensemble se dégage vigoureusement le sujet que l'artiste a voulu peindre. De même, à considérer successivement, un par un, les événements dont le détail remplit une vie humaine, l'action providentielle n'apparaît point d'abord. Mais quand un homme, arrivé au sommet ou au terme de sa carrière, se retourne pour considérer le chemin parcouru, pour jeter un regard d'ensemble sur sa vie, il devra convenir, s'il est sincère, que son existence n'a point été conduite par le pur hasard, qu'elle a été mystérieusement dirigée dans un certain sens par une main sûre autant que discrète, qui, maîtresse des événements, les a fait servir à l'accomplissement d'un destin providentiel. Plus on avance dans la vie, plus on éprouve nettement cette sensation d'une direction supérieure, comme le note très bien J. Rivière : “Il est saisissant de voir combien la vie de chacun est étroitement concertée, comme elle est jouée, et dans un mouvement de plus en plus rapide, de plus en plus serré, à mesure qu'elle s'approche de la fin. Dans l'enfance, il y a du lâche, du gratuit, de l'aventure. Mais, à mesure que l'on vieillit, tous les coups portent ; plus rien n'arrive qui ne précipite l'âme dans sa destinée”. »

– Les ALGUAZILS, « Echos »,

Le Figaro, 73^e année, n° 312, lundi 8 novembre 1926, p. 5, col. 2

[« Courrier des lettres » : simple mention de la publication à venir de *Quelques progrès dans l'étude du cœur humain*].

– Henri MASSIS, « Sur les bons et les mauvais sentiments en littérature », *Gazette française*, 11 novembre 1926

[voir aussi dans *La Revue des jeunes*, 25 novembre 1926, p. 449-455].

– n.s., « Petit Courrier »,

Comœdia, 20^e année, n° 5068, lundi 15 novembre 1926, p. 2, col. 2 :

« Le numéro d'octobre de la Revue fédéraliste a publié une importante étude de M. Pierre Godmé sur la fin spirituelle de M. Jacques Rivière : “L'évasion spirituelle devant la mort” ».

– Jean de LARDELEC, « La Nouvelle Revue française »,

Revue des lectures, 15 novembre 1926, p. 943-946. Manque en place à la BNF.

– *Lanterne*, 17 novembre 1926

[simple mention de *Quelques progrès dans l'étude du cœur humain*].

– Henri MASSIS, « Sur les bons et les mauvais sentiments en littérature », *Revue des jeunes*. Organe de pensée catholique et française, d'information et d'action, 25 novembre 1926, p. 449-455

[voir aussi dans la *Gazette française*, 11 novembre 1926].

– Fr. THORAL, « A la trace de Dieu »,

Semaine religieuse, samedi 4 décembre 1926 [non trouvé sous la cote Mfilm 8-LC3-45].

– n.s., « Messages »,

Les Primaires, 10e année, n° III, 19 décembre 1926, p. 28-29

[Texte complet :

« M. Ramon Fernandez, dès le début de son livre, tient à nous prévenir qu'il possédait les bonnes grâces de Jacques Rivière, le regretté directeur de la Nouvelle Revue française, et que ce puissant appui lui a permis de s'adonner en toutes libertés à la littérature. C'est tant mieux pour M. Ramond [sic] Fernandez et tant pis pour la littérature. Nous avons lu, de la première ligne à la dernière, ces Messages édulcorés, en y cherchant en vain la trace d'une idée personnelle. Ce n'est que boursoufflure, viande creuse et galimatias. Quelques sujets d'étude, excellents quant à leur choix, sont traités avec une platitude intégrale et une ignorance prodigieuse du métier de critique littéraire. (Librairie Gallimard). »]

– « Philosophic criticism / MESSAGES, by Ramon Fernandez, translated from the French by Montgomery Belgion. “

Cape »

[coupure incomplète, non référencée].